

921  
G.  
F1213  
R88  
1885



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

## EXCURSION

D'UN TOURISTE

# AU MEXIQUE

### CHAPITRE I

Introduction. — Arrivée à Vera-Cruz. — Souvenir du débarquement de Cortez. — Saint-Jean-d'Ulloa. — Expédition de l'amiral Baudin. — Récit d'un vieux marin. — Ce que coûte la gloire. — L'île de *los Sacrificios*. — Aspect de Vera-Cruz. — La fièvre jaune. — Promenade à travers la ville.

« De toutes les parties de ce vaste empire qui reconnaissait autrefois l'autorité de l'Espagne dans le nouveau monde, aucune ne peut être comparée au Mexique pour l'intérêt et l'importance, soit que l'on considère la variété de son sol et de son climat, ses inépuisables trésors de richesses minérales, son aspect grandiose et pittoresque, ou le caractère des anciens habitants, qui non seulement surpassaient de beaucoup en intelligence les autres races de l'Amérique du

000502

Nord, mais nous rappellent encore par leurs monuments la civilisation primitive de l'Égypte et de l'Indoustan ; soit enfin qu'on se retrace les circonstances particulières de la conquête, circonstances aussi héroïques, aussi romanesques que toutes les légendes de chevalerie imaginées par les poètes italiens ou normands<sup>1</sup>. » C'est par ces paroles qu'un écrivain américain justement estimé, M. William Prescott, commence l'histoire qu'il a publiée sur la conquête du Mexique par Fernand Cortez. Ayant aussi à parler, dans cette relation d'une simple excursion à travers l'ancienne patrie des Aztèques, et de l'étendue de cet empire, et des riches productions de son climat, et des mœurs de ses anciens et de ses nouveaux habitants, et même parfois, quand l'occasion s'en présentera, des souvenirs chevaleresques de la conquête, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'emprunter les expressions de l'historien américain, afin de donner à mes jeunes lecteurs une idée de l'intérêt qui s'attache au sujet dont je vais les entretenir. Aussi je reconnais humblement d'avance que si mon récit ne parvient pas à exciter cet intérêt, ce sera non la faute du sujet, mais la faute de l'auteur.

Sans autre préambule, j'entre en matière.

<sup>1</sup> *Histoire de la conquête du Mexique*, par William H. Prescott, publiée en français par Amédée Pichot, 3 vol. in-8°, 1846.

Au mois de janvier 1854, M. Rouger, riche négociant parisien, me proposa de l'accompagner au Mexique, où il avait à régler d'importantes affaires de son commerce. Il était persuadé d'avance de mon consentement ; car il connaissait ma passion pour les voyages, et de plus le désir que j'avais de visiter ce pays, le seul à peu près de l'Amérique que je n'eusse pas encore parcouru. En effet, j'acceptai sa proposition avec empressement ; mes préparatifs furent bientôt faits, et le 25 février nous nous embarquâmes au Havre sur un navire en partance pour la Havane et Vera-Cruz.

Je ferai grâce à mes lecteurs des incidents d'une longue traversée entremêlée de coups de vent et de calmes, de relâches aux Canaries et à la Havane, et d'un terrible *norte*<sup>1</sup> qui nous assaillit à notre entrée dans le golfe du Mexique ; je les transporterai directement avec moi à Vera-Cruz, où nous débarquâmes heureusement le 22 avril 1854.

C'était à pareil jour (21 avril 1829) que, trois cent trente-cinq ans auparavant, le futur conquérant du Mexique opérait sa descente avec

<sup>1</sup> Les Espagnols et les Hispano-Américains appellent *los nortes* les vents du nord-ouest qui soufflent sous le vent du Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au printemps. Ces vents occasionnent de violentes tempêtes, qui rendent la côte inabordable presque toute la saison.

toutes ses forces sur cette même plage alors déserte, et n'offrant qu'une vaste plaine sans autres ondulations que les monticules de sable amassés par le souffle constant du *norte*. Le souvenir de cet anniversaire fit naître en moi des sensations que je ne saurais décrire. Je me représentais cette figure héroïque de Fernand Cortez, au milieu de cinq cents aventuriers, débarquant sans hésitation sur cette terre inconnue, et de là s'avancant avec cette poignée d'hommes mal armés à la conquête d'un puissant empire. Je me peignais l'étonnement réciproque éprouvé par les Espagnols et les Mexicains : les premiers ne pouvant se lasser d'admirer ces richesses étalées à profusion devant eux, ces costumes, ces ornements, signes d'une civilisation inconnue jusqu'ici sur tous les rivages du nouveau monde où les Européens avaient abordé depuis sa découverte ; les seconds contemplant avec une sorte de terreur religieuse ces êtres qu'ils prennent pour des demi-dieux, arrivés sur des maisons flottantes des contrées où le soleil se lève, ces êtres qui tiennent la foudre dans leurs mains, ou qui se font obéir par des monstres qui les transportent avec la rapidité du vent partout où ils veulent aller.

A ces anciens souvenirs s'en mêlaient d'autres plus récents que m'inspirait la vue de Saint-Jean-

d'Ulloa<sup>1</sup>, de cette forteresse dont la construction coûta tant de millions à l'Espagne, et qui passait pour imprenable aux yeux des Mexicains, parce qu'elle était défendue par cent quatre-vingt-cinq pièces de canon, ce qui n'a pas empêché une escadre française commandée par le contre-amiral Baudin de s'en emparer après un bombardement de quelques heures (1838). Je regardais avec orgueil ces fiers remparts, portant encore, après seize ans, la trace des boulets français et de la juste punition infligée au gouvernement mexicain pour les exactions commises au préjudice de nos compatriotes établis dans ce pays.

Un ancien marin qui se trouvait sur notre navire, et qui avait fait partie de l'expédition, me donnait des détails sur ce brillant fait d'armes pendant que nous avancions lentement et avec prudence à travers les récifs jusqu'à l'endroit fixé pour notre mouillage.

« Voilà, me disait-il en me l'indiquant du doigt, la place où étaient embossées les trois frégates, *la Néréide*, *la Gloire* et *la Médée* ; ici, dans cet étroit chenal, se trouvaient deux bom-

<sup>1</sup> *Ulua!* est le premier cri qu'entendirent les Espagnols en mettant le pied sur le sol mexicain : telle est l'origine du nom qu'ils donnèrent plus tard à ce fort, appelé par eux *San-Juan-d'Ulua*, ou d'*Ulloa*.

bardes; plus loin, trois corvettes stationnaient hors de la portée du canon pour observer la direction des boulets, faire, à l'aide de signaux, rectifier le pointage, tandis que la *Créole*, montée par le prince de Joinville, se tenait sous voiles, voltigeant çà et là, prête à se porter sur les points où sa présence serait jugée nécessaire.

« Quand le signal d'ouvrir le feu se fit entendre, continua mon vieux marin, vous ne sauriez vous figurer, Monsieur, l'inferral bacchanal qui se fit alors; il y avait de quoi en rester sourd pour toute sa vie. Cent pièces de canon sans compter nos bombardes, tout cela tirant de volée, foudroyaient le fort, qui, de son côté, ripostait vivement avec ses deux cents bouches à feu; les échos du rivage renvoyaient le bruit de l'effroyable canonnade, ce qui formait un roulement continu comme si tous les tonnerres du ciel eussent été déchaînés. Mais voilà qu'au bout d'une heure de cette épouvantable musique une détonation plus terrible encore, et dominant le bruit du canon, se fait entendre : on ne savait ce que cela voulait dire, et nous nous regardions avec étonnement, quand tout à coup nous voyons s'élever dans les airs comme une trombe de feu, de fumée, de pierres, de canons, d'affûts brisés et de lambeaux sanglants de corps humains; nous reconnûmes aussitôt que c'était la

tour du Cavalier qui venait de sauter en même temps que le magasin à poudre et le parc à bombes.

« A compter de ce moment, le feu des Mexicains se ralentit de moment en moment, tandis que le nôtre continua toujours aussi vif jusqu'à la nuit. Le matin, nous nous apprêtions à recommencer la danse; mais les Mexicains en avaient assez, et, avant que le soleil fût levé, ils envoyèrent un parlementaire pour dire à l'amiral qu'ils mettaient les pouces. Une heure après, le pavillon français flottait sur les murailles du Gibraltar américain, comme ils l'appelaient, et notre petite escadre le saluait avec enthousiasme. »

J'avais écouté avec un vif intérêt le récit du vieux loup de mer, et mon imagination me représentait la scène terrible et grandiose qu'il essayait de me peindre dans son style *gaillard d'avant*, quand M. Rouger, mon compagnon de voyage, qui avait écouté aussi attentivement le vieux matelot, me dit en me frappant amicalement sur l'épaule : « C'est beau, la gloire, mon ami; mais ça coûte cher.

— Quoi! m'écriai-je presque aussitôt, allez-vous faire le compte par *doit* et *avoir* de ce qu'a produit et de ce qu'a coûté une expédition aussi brillante et aussi glorieuse?

— Non, non, mon cher Gaston, me répondit-il en souriant; quoique négociant, je ne le suis pas encore au point de ne voir dans une entreprise telle que celle-ci qu'une affaire commerciale, dont les résultats purement matériels doivent être balancés par un compte de profits et pertes, établi en francs et centimes, sans faire entrer dans l'actif l'honneur national et la gloire militaire; je sais qu'il y a des guerres tellement justes, tellement commandées par l'honneur d'une nation, que, quand même elle aurait d'avance la certitude de succomber, elle devrait s'y engager sans hésiter, et la guerre que la France a faite au Mexique était de cette nature. Depuis longtemps il n'y avait plus dans ce pays de sécurité pour nos nationaux; on les rançonnait, on les pillait, on les massacrait ouvertement et impunément sous les yeux des autorités mexicaines, témoins et souvent complices de ces infamies. Je puis vous parler sagement de ces faits; car moi-même j'en ai ressenti le contre-coup, et l'un de mes associés et de mes amis en a été victime. Cette guerre était donc juste et nécessaire, et, si l'on pouvait adresser un reproche à la France, ce serait d'avoir usé de trop de longanimité et de loyauté dans toute cette affaire; mais n'en est-il pas moins vrai, et c'est ce que j'ai voulu vous dire tout à l'heure, que dans les guerres

les plus justes et commandées par la plus impérieuse nécessité il y a des pertes bien autrement sensibles, bien autrement irréparables que des pertes d'argent. Tenez, poursuivit-il d'un ton triste et en poussant un profond soupir, tournez les yeux de ce côté; apercevez-vous, à environ quatre kilomètres au nord-ouest de la forteresse, une petite île basse, au milieu de laquelle s'élève une pyramide en pierre?

— Oui, répondis-je; n'est-ce pas l'île ou plutôt l'îlot de *los sacrificios*<sup>1</sup>?

— Précisément: eh bien! c'est là, autour de cette pyramide, sur laquelle leurs noms sont gravés, que sont enterrés une centaine de marins, officiers et matelots français, qui faisaient partie de l'escadre de blocus qui a précédé l'attaque de Saint-Jean-d'Ulloa. Parmi eux se trouvait un de mes neveux, fils unique d'une sœur bien-aimée, et que j'aimais moi-même comme un fils. Ils n'ont pas eu l'honneur de mourir en

<sup>1</sup> Ce petit îlot, à base de coraux, de madrépores et de sable apporté par les vents et les marées, présente une surface aride et rocailleuse; on y remarque quelques roseaux jaunies par un soleil ardent, de rares nopals et de plus rares aloès, ainsi qu'une mare d'eau saumâtre. Ce banc de sable, à cause de sa désolation et de son aspect lugubre, avait paru aux indigènes un lieu propre aux sacrifices humains; Grijalva, qui le découvrit deux ans avant l'arrivée de Fernand Cortez sur ces bords, y aperçut des traces récentes de cet horrible culte, ce qui l'engagea à lui donner le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

combattant ; ils ont succombé au fléau qui désolé cette plage, à la fièvre jaune ; et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que tous étaient jeunes, que tous, en quittant leur patrie, rêvaient la gloire pour leur nom et le champ de bataille pour lit de mort ! A mon dernier voyage, je suis allé prier dans ce cimetière où sont venues s'éteindre tant de jeunes et brillantes espérances ; et, si mes affaires et le *norte* me le permettent, avant de quitter Vera-Cruz j'irai encore une fois m'acquitter de ce pieux devoir.

— Je vous accompagnerai, » lui dis-je.

Il me serra la main pour me remercier, sans proférer une parole.

C'est sous l'impression de ces tristes pensées que nous débarquâmes à Vera-Cruz. L'aspect de la ville n'était pas fait pour les rendre plus gaies. Quoique régulièrement bâtie, avec des rues larges, tirées au cordeau, et souvent bordées d'arcades, elle inspire je ne sais quelle mélancolie au voyageur qui la visite pour la première fois. C'est que l'imagination ne peut se défendre de la pensée que cette ville funeste est le tombeau de l'étranger, que la fièvre jaune, fléau aussi destructeur que la peste, ne la quitte jamais, et que l'ange exterminateur ne cesse d'y exercer ses ravages. Cependant ce terrible *vomito negro*, comme l'appellent les Hispano-Américains, sévit

avec moins de violence de novembre à mars que dans le reste de l'année, et surtout au mois de juin ; on choisit donc de préférence la fin de l'automne et les mois d'hiver pour aborder sur cette plage ; mais c'est alors la saison des tempêtes : de sorte que, pour arriver à Vera-Cruz, il faut, comme le dit M. de Humboldt, « choisir entre la saison des tempêtes et la saison de la fièvre jaune. »

Une particularité remarquable de cette maladie à Vera-Cruz, c'est que toute personne née dans la ville n'est pas sujette à en être atteinte ; tandis que l'étranger qui n'y séjourne même que pour une seule nuit pendant la saison critique, n'y échappe que difficilement. Quelquefois même elle le frappe au passage comme une balle invisible. On a vu des voyageurs venus de l'intérieur traverser Vera-Cruz en chaise à porteurs, sans s'y arrêter, s'embarquer sur un navire à vapeur qui partait à l'heure même, et, touchés au vol, pour ainsi dire, aller mourir en mer.

Il est facile de concevoir qu'on ait hâte de quitter un séjour pareil ; malheureusement nous fûmes obligés de nous y arrêter quatre jours. A peine étions-nous débarqués que le *norte* s'éleva avec violence et força notre navire à prendre le large ; car la rade de Vera-Cruz n'est pas tenable par un pareil vent ; or une partie de nos malles,

et les nombreux ballots de marchandises appartenant à M. Rouger étaient restés à bord. Puis, quand il fut possible de les débarquer, après deux jours que dura la tempête, les formalités de la douane nous retinrent deux autres jours. J'employai ce temps-là à parcourir la ville, qui était riche et populeuse alors que le Mexique était soumis à l'Espagne, mais qui n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une cité déchue. Ses rues, presque dépeuplées, sont à peu près toutes garnies de trottoirs en plâtre bien uni, sur lesquels il est agréable de marcher. Ses maisons sont basses, rarement à plus d'un étage, et surmontées de terrasses sur lesquelles, le soir, on respire un air frais. Sous ce climat dangereux, la police devrait veiller plus que partout ailleurs à la salubrité publique ; mais la police mexicaine n'est pas si prévoyante, et elle abandonne le soin de la propreté des rues à des bandes d'oiseaux du genre vautour, que les habitants nomment *zopilotes*. On en rencontre à chaque pas ; leurs pattes sont garnies de plumes blanches, et ils trottaient dans les rues comme un homme qui aurait des manchettes aux jambes ; ils dévorent les débris de toutes les matières animales que l'on jette dans les rues et en font disparaître à peu près toutes les immondices.

J'ai dit que c'était ici que Cortez toucha la

première fois la terre du Mexique ; mais ce ne fut pas ici qu'il fonda la première ville de ce nom : c'était à une certaine distance, près du port de Chiahuitzla. Cette première ville reçut le nom de Villa-Rica de la Vera-Cruz (Ville-Riche de la Vraie-Croix), « nom qui semble, dit Robertson, l'expression des deux grands mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. »

Cette première ville n'a conservé plus tard que le nom de Villa-Rica, tandis que la cité actuelle n'a gardé que la partie la plus noble de son nom.